

Extraits de *Oh ! Si j'étais libre !*
Lucy Maillefer

N°13. Cahier de Journal à Lucy Maillefer

Si tu me délivres en cette occasion, je t'en bénirai, avec ton aide, tous les jours de ma vie.

Du [dimanche] 8 janvier 1893 [La veille et le jour du Nouvel- An. Papa, malade, fait une scène à maman, qui lui a offert pour sa chambre un seau à eau dont il ne voulait pas.]

J'avais déjà trouvé auparavant qu'un homme de la composition de papa est bien difficile à satisfaire quand il s'agit de cadeaux. Il ne se laisse manquer de rien, sitôt qu'il croit avoir besoin de quelque chose il se la procure. D'autre part on ne sait pas tant que lui donner, il faut choisir entre le nécessaire et l'inutile et on ne sait pas bien ses goûts. Si ce cadeau ne lui plaisait pas il pouvait le dire avec ménagement, comme fait d'instinct toute personne bien née. Mais lui ne sait pas avoir de ces délicatesses qui viennent du cœur. [...] Le soir [du 1er janvier], nous avons rallumé l'arbre. Je trouve que ce fut encore plus joli que la précédente fois. Je conseillai de remuer l'arbre pour qu'on pût aller autour. En le faisant on faillit renverser l'arbre. Maman qui était vers le pied, ne put le retenir, il pencha rapidement presque jusqu'à terre. Des exclamations s'élevèrent de tous côtés. Je saisis le tronc de l'arbre et je le maintins jusqu'à ce que tout fût arrangé. Il avait peu souffert, quelques bougies étaient tombées, les autres ne s'étaient pas même éteintes et les ornements ne s'étaient pas endommagés. Il fut bientôt remis à bien et l'incident finit ainsi. Je me fourrai dans la petite niche derrière l'arbre et je m'y trouvai très bien. Plus tard je revins vers les autres, assis ensemble de l'autre côté. On chanta, on causa pendant que les bougies s'éteignaient une à une. Après on but du vin cuit et on veilla encore un moment. Ainsi finit ce premier jour de l'an. Ce fut un jour béni de Dieu. [...] Nous avons un hiver très froid. [...]

Du [dimanche] 15 janvier 1893

[Lucy se plaint de sa mère qui la « persécute » parce que le matin, elle se lève trop tard.] Ce soir j'ai assez de maux à souffrir. Il y a un moment une engelure, la première que je sens cet hiver, m'agaçait terriblement. Maintenant les vers me tourmentent presque sans relâche. Puis j'ai aussi senti la méchanceté d'un vieil ennemi qui ne m'avait pas, d'assez longtemps, donné résistance, il n'y a pas de sottise excuse que nous n'imaginions pour justifier notre paresse. Que feras-tu de si bonne heure? La chambre est encore froide. Tu es encore toute endormie, il te faudra un grand moment avant d'avoir l'esprit dispos, si tu sautes brusquement hors du lit, il te viendra un étourdissement. Du reste, il est bon de se donner un petit moment pour jouir vraiment du repos ; quand on dort on ne jouit pas. Ainsi de suite. Tout cela pour tranquilliser ma conscience, car je ne jouis pas de ce temps volé. Finalement, quand je juge prudent de ne pas rester plus longtemps, j'allonge le bras pour avoir ma taille que je mets étant encore au lit, puis je mets mes bas et sautant à terre, je finis de m'habiller. Dirait-on qu'une personne si faible peut avoir encore de l'orgueil. Le plus

souvent je m'habille dans la nuit, quelquefois maman m'apporte une lampe. Je fais pendant ce temps des réflexions sur le froid ou le temps qu'il fait, sur l'ouvrage que j'entreprendrai, etc. Quand j'y vois assez je lis mon passage, mais souvent sans beaucoup de ferveur, étant encore à moitié endormie, puis je sors pour aller cirer les souliers. Je les cire près du fourneau, ils sont ordinairement secs et propres, néanmoins, ils me prennent environ une demi-heure, après quoi je déjeune. C'est le plus souvent du pain et du café, quelquefois du chocolat ou cacao, quelquefois aussi, j'ai la chance d'avoir une moitié de petit pain ou du beurre, mais ce dernier rarement. N'ayant pas déjeuné au saut du lit, j'ai habituellement bon appétit. Ensuite, je relave, balaie le corridor ou l'escalier, descends à la cave ou à la rue, habille Lili ou tout autre ouvrage qui se présente. Puis je prépare le dîner ou bien je fais les lits. Le froid m'engourdit et je suis naturellement peu vive, aussi l'ouvrage va lentement. Cependant midi arrive sans que j'aie beaucoup flâné. Maman travaille de ses doigts et s'occupe aussi du ménage, que j'aurais de la peine à faire toute seule, dans ces courtes matinées. Méry s'occupe peu du ménage et n'aborde pas les travaux pénibles. Elle aide aux repas, au relavage, met et dessert la table, pas toujours. Elle est assez faible et peu faite pour être un secours sérieux. S'il plaît à Dieu cela viendra. Pour le moment elle travaille à une enveloppe de cruche et d'autres travaux de ce genre. Le dîner, ordinairement prêt à l'heure, est une de nos principales occupations, tant par sa préparation que par l'ouvrage qu'il donne ensuite. Il faut 2 heures pour le préparer, puis il faut servir tout le monde, soi-même quand on a le temps. Quand on a fini, on dessert la table, à mesure que les plats et les assiettes se vident. On sert à papa ce qu'il demande, thé, eau pour se laver, etc. La nappe est enlevée, le plancher balayé des miettes et débris du de ses nouvelles. Mon sein droit m'a fait sentir plusieurs lancées assez vives. Quoi qu'il en soit, ayons confiance en Dieu. Je veux aussi me soigner, ce que Dieu bénira certainement. [...]

Du [vendredi] 20 janvier 1893

Le froid continue très vif. Ce soir il ne fait pas très froid, peut-être 6 à 10 degrés, mais nous ne nous fions pas à cette bonté hypocrite, qui nous a souvent trompés. Nous avons eu jusqu'à [moins] 30°C. ce qui ne se voit pas chaque hiver. Plusieurs fois le thermomètre est arrivé à 25°C. et sa moyenne habituelle depuis plusieurs jours va de 15 à 20. Depuis le Nouvel an, nous avons eu deux ou trois fois de légers redoux, une fois le dégel, mais cela ne représente pas seulement le quart de ces vingt jours. Premièrement, nous sentions assez peu le froid, l'appartement se maintenant chaud, mais à présent tout gèle, nous avons la glace à la cuisine, et dans les chambres un grand froid. L'eau gèle à la dépense et dans la chambre de papa, qui est la plus froide de toutes, même quand on y fait un grand feu. Papa a cru s'être choisi la meilleure chambre, mais il s'est trompé : elle est bonne en été, mais fort mauvaise en toute autre saison; formant le coin de la maison et cela du côté où il n'y a pas d'habitation conjointe, d'un troisième côté elle a le corridor qui est froid aussi, elle n'a donc qu'un côté chaud. De plus, portes et fenêtres joignent très mal, et les fentes laissent passer l'air froid, malgré les fenêtres doubles et toutes les hardes qu'on met à la porte et aux fenêtres. Cela étant, quoi d'étonnant que papa ait été si malade avant le Nouvel-an et qu'il ait eu tant de peine à se remettre. Dans ma chambre il faut aussi très froid, mais je ne le sens pas beaucoup, seulement pour m'habiller et me déshabiller. Il fait alors très froid pour moi ; il faut dire que ces derniers jours les

fenêtres étaient à peine fermées : j'ai eu [la] chance de m'en apercevoir, mais il y a déjà du mal. J'ai maintenant une douleur à l'épaule et aussi par moments tout à travers la tête entre les deux oreilles. J'ai aussi différents bobos par ci par là, engelures, mains coupées par le froid, démangeaisons, toutes choses désagréables, mais non dangereuses. Jusqu'à maintenant, grâce à Dieu, je n'ai pas encore été sérieusement malade. Je m'en vais, en prévision du lointain avenir, faire une description de nos journées d'à présent. Le matin, après une nuit assez bonne, je me réveille à moitié, soit que maman vienne me réveiller ou que j'entende le remue-ménage du travail matinal. Je reste souvent assez longtemps dans cette somnolence agréable, rappelant mon rêve de la nuit ou pensant à mes occupations du jour. [...]

Quoi qu'il en soit, nous regretterons notre appartement actuel, car papa veut du meilleur marché. Les déménagements sont des affaires si désagréables que l'on devrait ne les entreprendre que lorsqu'on y voit un grand avantage ou une absolue nécessité. Je vais bientôt en venir, d'après tout ce que je vois, à craindre de vieillir, de peur de devenir plus bête que je ne le suis, quand je vois des gens de cet âge mener leurs affaires d'une pareille façon. Il regrette probablement maintenant de n'avoir pas écouté maman. Les femmes sont de si pauvres créatures, des êtres si inférieurs ! Toutefois j'aime encore mieux être femme comme je le suis, qu'homme à la façon de certains hommes. Ce déménagement nous créera bien des ennuis sans que nous soyons sûrs d'y trouver un avantage équivalent. Moi je quitte la maison le plus tôt possible, aussi j'espère ne pas souffrir longtemps des désagréments d'un nouveau logement, mais les autres resteront ; du reste tout cela retardera encore mon départ. Je ne fais pas mystère du désir que j'ai de partir. De plus en plus je vois que c'est la seule porte ouverte devant moi. J'ai des misères journalières chez nous, et parfois on me fait payer bien cher ma subsistance. Maman devient très, je ne veux pas dire quoi et papa, bien supportable quand il est de bonne humeur, devient tout à fait méchant quand quelque chose le contrarie. Les enfants ne sont pas toujours faciles non plus. Je sais bien que je ne vais pas en service pour y trouver une vie plus facile. Oh ! non. Mais je ne suis plus maintenant indispensable ici et cela me coûte d'être à charge, quoique je travaille assez pour ce que je coûte. [...] Le temps est maintenant tout à fait doux [...] La santé va toujours piano. Aujourd'hui j'ai eu une indigestion [...].

(Les notes de bas de page ne sont pas reproduites ici)